

Marc Angenot, *La Parole pamphlétaire. Typologie des discours modernes*, Paris, Payot, 1982.

Paul Bleton

Volume 18, numéro 2, automne 1985

Céline : scandale pour une autre fois

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/500711ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/500711ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Département des littératures de l'Université Laval

ISSN

0014-214X (imprimé)

1708-9069 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Bleton, P. (1985). Compte rendu de [Marc Angenot, *La Parole pamphlétaire. Typologie des discours modernes*, Paris, Payot, 1982.] *Études littéraires*, 18(2), 443–448. <https://doi.org/10.7202/500711ar>

comptes rendus

Marc ANGENOT, **La Parole pamphlétaire. Typologie des discours modernes**, Paris, Payot, 1982.

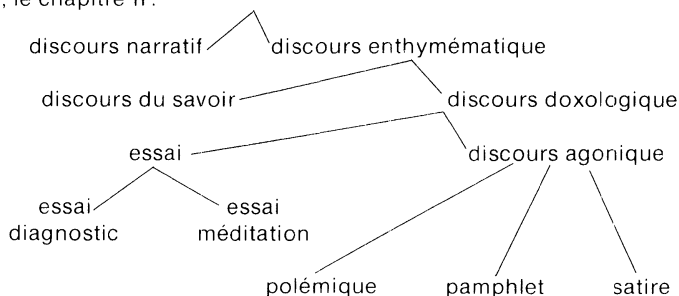
Aura-t-on entendu la mauvaise conscience des lecteurs de Céline, encapsulée (naguère ?) dans une formule comme « Génial styliste, triste idéologue » ? Dualisme du bon sens que la critique universitaire transpose à peine en faisant coexister approche poéticienne du texte célinien et approche idéologique.

Bien sûr, le débat ne se limite pas au seul Céline : après d'autres, A. Compagnon, pour introduire sa récente *Troisième République des Lettres* (1983), rappelait que cette coexistence, qui ne va pas sans escarmouches ni sans enjeux institutionnels, n'est pas non plus dépourvue d'ambiguïtés. Pour lui, le mérite du Barthes de 1960 avait été de séparer nettement étude des formes littéraires et étude des fonctions sociales de la littérature — retour décalé à Brunetière par delà Lanson ? La faiblesse des *Théories du symbole* (1977) de Todorov, des *Mimologiques* (1976) et *Palimpsestes* (1982) de Genette, c'était d'à la fois manquer la synthèse forme-histoire et brouiller la séparation (« Prendre en compte la tournure diachronique d'une forme, la traiter à l'intersection d'un plan formel et d'un plan historique, c'est peut-être faire l'histoire d'une forme, ce n'est sûrement pas comprendre cette forme de l'histoire. »)

Préambule pour signaler qu'à cette question des relations difficiles entre forme et histoire, le livre de M. Angenot apporte une voie de

solution dont il faut saluer malgré la taille de l'ouvrage et son style un peu guindé, l'originalité et la vertu stimulante. Auprès de la critique universitaire, la « littérature d'idées » fait un peu figure de parent pauvre, surtout si l'on considère la richesse des travaux suscités par les formes narratives. Peut-être, suggère Angenot, parce qu'au départ, il est plus difficile de se donner un objet formellement clos.

Première tâche donc, circonscrire le champ, se le représenter sous forme de système permettant de positionner chacun des genres ; c'est à partir d'une démarche axiomatique, ce que tente, partiellement seulement il est vrai, le chapitre II :



La typologie permet, par traits différentiels, de définir le pamphlet. Passant à la substance même du genre, Angenot décrit ses invariants thématiques — marques boursoufflées du sujet de l'énonciation, pathos de l'outragé sans spécialité, sans appareil, sans autre légitimité que son rapport à une vérité paradoxale enfouie et évidente, que l'adversaire a travestie. Prophétique, le verbe pamphlétaire doit redonner aux mots leur vrai sens, aux imposteurs leur véritable identité, le tout sur fond de pessimisme intégral, puisqu'il est toujours déjà trop tard, que le complot pernicieux a suffisamment perverti les valeurs pour que son rapport privilégié à la vérité signe l'isolement définitif du pamphlétaire. Le manichéisme sémantique tend à donner la plus grande extension à l'écart entre notions formant paradigme, blanc et noir doivent être irréconciliables, bien et mal parfaitement identifiés, le poudroisement des phénomènes ramené par l'amalgame à une cause cryptique et diabolique.

Offrant un dense rappel des techniques de persuasion (Aristote revisité par Perelman), Angenot transforme et resitue les notions de présupposé, d'enthymème, topos et idéologèmes, forgeant celle de maxime idéologique, faisant de la vieille théorie de l'opinionable un outil critique pertinent et efficace du discours social.

Le pamphlétaire chérit plus que d'autres certaines formes d'argumentation et de réfutation, plus accordées à son éthos : induction, analogie, raisonnements imaginatifs ou arguments captieux de tous ordres... Tout comme il favorise une rhétorique de l'emphase, du contraste et de l'agression (exemples de vacheries oratoires, savoureux d'être exposés dans ce verbier, qui en atténue l'ignominie) ; mais aussi, les tropes qui, sollicitant du lecteur un calcul interprétatif, tentent de s'assurer de sa complicité, ou encore le dialogisme venimeux... S'avouant improvisé,

naturel, sans artifice, le pamphlet se voudrait peu composé, imprévisible — on connaît l'antienne; ce qui n'empêche pas chaque pamphlet de répéter dans sa composition toujours les mêmes étapes,

- 1) Circonscription, à travers une série de symptômes et de paradoxes, d'un scandale essentiel.
- 2) Assertion des valeurs perverses et mise en relation de ces valeurs et de l'énonciateur (extériorité du pamphlétaire).
- 3) Démonstration des causes et de la nature du scandale. Tableau argumenté et mise en corrélation des symptômes dispersés.
- 4) Subversion/réfutation des systèmes de justification liés au scandale.
- 5) Intrusion du langage affectif et prophétique, autojustification du discours et invitation au changement. (p. 306)

de passer par une « captatio malevolentiae », une peroraison prophétique des digressions qui « font vécu » et confortent subrepticement l'argumentation.

À cause de la nature même de l'objet, le formalisme de la lecture est déjà sérieusement dialectisé par l'obligation de recourir au discours social

Si la polémique, dans sa définition la plus large, peut être perçue comme une forme simple appartenant aux « structures profondes » transhistoriques des types génériques, le pamphlet est une construction qui correspond à des tendances historiquement délimitées, tendances dont il faut chercher à expliquer la récurrence dans le discours social moderne. Nous avons insisté sur le fait qu'il n'y a pas de solution de continuité entre « structure immanente » et « structure englobante », entre description textuelle et mise en situation intertextuelle : les notions de contre-discours, de pré-supposé, d'idéologème, les modèles de configurations sémantiques dont nous nous sommes servis, indiquent qu'à nos yeux le texte n'a pas un dedans et un dehors, que la dimension idéologique est impliquée dès les premières approches d'un corps donné. Nous avons cherché à montrer que le pamphlet, en tant que type opératoire, se construit à partir d'un petit nombre de propositions fondamentales qui induisent une image de l'énonciateur, de son rapport à la parole et à l'efficacité de son discours. (p. 320)

Après avoir montré l'intégration organique des traits d'abord isolés en lisant une page de Péguy, extraite de *Notre jeunesse*, Angenot tente de définir le genre en termes de « fausse conscience ».

Le pamphlet, en tant que tradition structurelle, nous apparaît comme la forme figée et donc identifiable d'un certain modus operandi idéologique dont l'extension est plus large, d'une idéologie « latente », l'opposé de ce que peut être une pensée critique. L'image paradoxale que le pamphlétaire se donne de son mandat, la vision crépusculaire du monde qui lui est axiomatique, la coexistence établie entre persuasion et « violence verbale », la liaison entre vérité-liberté-solitude, le fait que le pamphlet se présente comme un discours opposé à celui de l'Autorité et du Pouvoir tout en reproduisant de façon terroriste leurs traits — tous ces caractères ont un effet de blocage ou de distorsion de la capacité critique. (p. 337)

Le pamphlet est mystificateur en ce qu'il se fonde sur une croyance en l'autonomie absolue de la pensée individuelle qui n'a rien de plus exprimé que de penser banalement des idées banales.

Mystification en effet car

Réaffirmer l'autonomie de la pensée, c'est déguiser la dépendance de celle-ci vis-à-vis de la topique sociale et, en dernière analyse, vis-à-vis des conditions matérielles de son exercice. L'analyse présuppositionnelle nous a servi à montrer que, si paradoxal qu'il se veuille, le pamphlétaire demeure dans la mouvance des topiques dominantes; le pamphlet pense contre (un scandale), mais toujours au nom de quelque chose fétichisé en valeur de vérité. Le modèle de débat d'idées qui est offert ici correspond à l'incapacité d'assumer la négativité comme telle. (p. 343)

Si dramatiquement seul qu'il se reconnaisse, sa rhétorique fait appel à la chose du monde qu'on dit la mieux partagée, le « simple » bon sens ou, avec une coloration ethnique, la simple droiture de la conscience. Cette thèse sous-jacente peut paraître aujourd'hui d'autant plus mystifiante que le discours social a été envahi par le modèle contraire : celui du discours technicien, de ce que Marcuse a qualifié de discours « clos », de langage « rituel et autoritaire », lequel a fini par gagner l'expression même de la critique et de la « contestation ». Mais ce serait une autre histoire. (p. 344)

Banalement mais dans le paradoxe : l'idéologie adverse est un scandale auquel le pamphlétaire réagit par la dénonciation, et non l'analyse; moralement légitimé par son intimité avec la vérité, il peut, à la violence de l'imposture, répondre par un terrorisme du verbe.

Le pamphlet est un spectacle; le pamphlétaire y « fait une scène », au sens hystérique de ce mot. Tout le pamphlet tient alors à une dénégation : il dénonce un pouvoir abusif en se posant comme hors des pouvoirs et même réduit à l'impuissance. La « mystique » de Péguy socialiste est, dit-il, une anti-politique. Céline, « enculé par les youtres », dénonce chez les juifs un pouvoir qu'il feint de refuser. Le pamphlétaire ne critique pas l'erreur, il la transmue en usurpation, c'est dire qu'il est affamé de légitimité. Sa vérité, on l'a vu, s'authentifie en virilité. Face à la violence des appareils, le pamphlétaire joue une violence verbale qui doit le dédouaner. (p. 342)

Pourtant cette violence spectaculaire est vaine en ce qu'elle est toujours trop tard :

Il faut réagir, puisque cette réaction est justifiée par des impératifs déontiques qui transcendent le débat, et toute réaction est cependant vouée à l'échec ou à l'équivoque, puisque les conditions de son exercice sont irrémédiablement corrompues. L'appel que lance le pamphlétaire est — il le reconnaît souvent — à la fois impératif et inutile. Le pamphlet réduit la confusion des situations historiques concrètes à une protestation morale, d'autant moins attaquable et d'autant plus « noble » qu'elle s'avoue impuissante. (p. 345)

Par sa fausse conscience, le pamphlétaire est proche du héros problématique de Lukacs, à ceci près, la différence est de taille, qu'il n'est pas

un héros romanesque par rapport auquel un auteur se distancerait par l'ironie. Homme de droite alors ? Sans doute, mais seulement si l'on précise que

La question de la fonction politique d'un genre trouve sa réponse moins dans les matériaux idéologiques absorbés que dans l'usage qui en est fait. Si, par une pensée de gauche, on vient alors à entendre non une expression lisible formellement comme telle, mais intrinsèquement critique dans sa manipulation des représentations sociales et visant dans la pratique à modifier rationnellement le cours du monde (pensée qui échappe dès lors aux « lieux communs » de la gauche), alors rien n'est plus éloigné de ce discours critique que le pamphlet.

Dans chaque pamphlet s'amorce une réflexion critique que le dispositif générique détourne et étouffe. La négativité initiale est récupérée par la réaffirmation anxieuse de valeurs positives et occultées par les idéologèmes-écrans dont nous avons fait plus haut l'analyse. Forme réactionnelle, souvent tournée vers un passé mythique, le pamphlet est un mode de fausse conscience spécifique à des sociétés en « déstabilisation » idéologique constante. Il n'est certes pas le seul mode possible de fausse conscience susceptible de séduire la droite ou la gauche : le dogmatisme, la rigidité unidimensionnelle, le relativisme anaxiologique, le solipsisme, l'empirisme de principe, le « dépassement » eschatologique, le mysticisme... Mais évidemment tous ces modes ne constituent pas des recours également probables pour un état de société donné. La grande configuration idéologique du pamphlet s'est au contraire établie en un genre littéraire canonique. Elle est probablement la seule dans ce cas. (p. 349)

Pour faire bonne mesure, Angenot donne en annexe un panorama des pamphlets qui lui ont servi de corpus ; les étymologies de « pamphlets », « satire », « polémique », et autres termes du champ notionnel ; des exemples des principaux topoi ontiques, axiologiques et déontiques. Plus une bibliographie impressionnante, plus ce style dont on a dit deux mots plus haut : on l'aura compris, c'est là l'œuvre d'un universitaire. Douloureux handicap, on en conviendra, si comme lui, on se souvient de vitupérations anti-intellectuelles comme celles de Céline. Mais ce sont justement de telles vitupérations qui font ressortir la noblesse du travail de l'esprit critique, sa force (il faut annoncer la mort de ce genre de ressentiment) et l'interminable vigilance qui lui est demandée.

Il se peut que nous assistions aujourd'hui à la « mort » de ce modèle polémique dont Bloy, Péguy, Bernanos, Berl ont successivement fourni le modèle et dont les Jean Cau et les Maurice Clavel seraient parmi nous des représentants « attardés » ; il est possible qu'au modèle du quidam pourvu d'un mandat dénonciateur, attaché à des formes de pathos et d'éloquence dépassées, un autre type institué de « critique radical » (car la critique véritable se passe par définitions de modèles) vienne se substituer appuyé sur le prestige d'un savoir technique et non plus sur les vérités de la bonne foi et du courage individuel. (p. 320-321)

Le pamphlétaire, un intellectuel ?

Le pamphlet, symptôme des contradictions de l'intellectuel dans la société moderne et faux dépassement de celle-ci, apparaît comme une stimulation d'une attitude d'esprit radicale, un travestissement du travail d'analyse en confusion et en ressentiment. (p. 353)

Paul BLETON



Zeev STERNHELL, **Ni droite ni gauche. L'idéologie fasciste en France**, Paris, Seuil, 1983.

Deux ou trois choses que je sais d'elle : bétonnage urbain et sub-urbain, capitalisme managériel, décolonisation, rock et américanisation de l'environnement culturel... Cette litanie, sans cesse renouvelée, des mutations qui ont affecté la France depuis la guerre ne concéderait-elle plus au bouillonnement idéologique des années 30 que le statut mineur d'un rétro esthétique, passant déjà de mode ?

L'historien n'est ni si négligent ni si frivole. La recherche entreprise par Z. Sternhell dans *Maurice Barrès et le Nationalisme français*¹, poursuivie dans le remarquable *la Droite révolutionnaire 1885-1914. Les Origines françaises du fascisme*² reçoit avec ce troisième volume son développement naturel : en soulignant la façon dont l'idéologie fasciste, par imprégnation, parut une réponse plausible à la crise économique et morale de ces années tournantes.

Imprégnation : maître-mot. C'est de lui que ce livre tire toute sa force de conviction.

En effet, fascisme italien et nazisme, en plus de s'être incarnés en États, se sont emblématisés dans de spectaculaires effets de masse et ont permis, pendant la guerre, de donner au XX^e siècle une assez bonne approximation de l'enfer ; mesurées à ça, les manifestations françaises de fascisme sont modestes en termes d'exhibition : citer quelques petits partis marginaux, les écarter d'un haussement d'épaule, et le tour serait joué — « non, le fascisme est décidément étranger au génie français ». Or la vertu de la recherche de Sternhell est d'envisager le fascisme sous l'angle de l'idéologie ; dès lors son origine, sa systématité, son impact sur l'intelligentsia et sa littérature perdent tout caractère exotique.

La *Droite révolutionnaire* avait déjà, de façon convaincante, rappelé la dette des régimes fascistes à l'endroit des syndicalistes révolutionnaires et des nationalistes français d'avant 1914.

C'est en France, plus encore qu'en Italie, que le fascisme présente une diversité qui permet mieux qu'ailleurs d'en dégager un paradigme, un « type idéal ». Il contient notamment, d'une manière quasi parfaite, les deux courants majeurs du fascisme : un fascisme